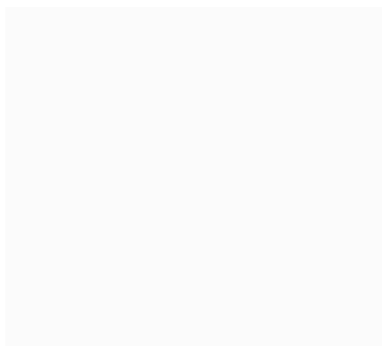






# Le cœur en papier

Willem





# I

## Les naissances de Solange

*Borborygmes ! Borborygmes !...  
Grognements sourds de l'estomac et des entrailles  
Plaintes de la chair sans cesse modifiée.*

LARBAUD.

Ses souvenirs commençaient au salon. Le ventre enceint étant un monde pour le bébé qu'il contient, la maison qui lui succède a les dimensions de l'univers. Astronaute, elle explorait tous les recoins. Sa galaxie préférée était le parc : si elle pleurait assez, les coussins devenaient chauds et humides, lui rappelant l'espace précédant sa naissance. Au-dessus de sa tête tournaient des étoiles et des planètes en papier, éclairées de biais. La lumière venait d'un grand carré sur sa gauche, immense, qui changeait souvent de couleur. Il était souvent rose pâle et, après un lent dégradé où il ressemblait à une mandarine épluchée, prenait la couleur du jus de citron. Parfois, elle voyait du blanc zébré de gris, du noir éclairé de blanc, d'autres fois un bleu éteint prenait toute la place. Sa vision préférée restait l'apparition du rouge, dont chaque carreau déclinait les nuances plus ou moins oranges, plus ou moins pourpres, elle tendait les mains pour tenter de rejoindre ces teintes du sommeil prénatal. C'était souvent parmi le rouge que se produisait un événement régulier et capital : l'arrivée d'un autre être vivant.

Celui-ci la considérait avec tant d'affection qu'elle trouvait légitime d'être son centre d'attraction. De fait, l'existence de cette créature semblait graviter autour d'elle, ne la quittant qu'à gros regret et en agitant ses doigts dans l'espoir, sans doute, d'être retenue. Par ailleurs, elle accomplissait tous ses désirs. Si son ventre grondait tellement fort qu'elle en pleurait, immédiatement l'autre lui donnait à manger. Si le silence, qui d'ordinaire ne la gênait pas, se faisait trop lourd, l'autre s'empressait de produire des sons. Il s'agissait d'une musique souple et douce remplissant l'espace d'une chaleur agréable. Elle essaya de l'imiter un jour où elle fut seule : cela produisit une cacophonie tordue résonnant horriblement dans sa tête. Il était clair que le bruit n'était pas fait pour elle ; elle laissa l'autre s'en charger.

Le miracle avait lieu quand elle indiquait un endroit de la galaxie en glapissant. L'autre s'approchait, la soulevait et la déposait à l'emplacement désiré. Le mouvement fut une découverte majeure qui l'émerveilla. Changer de point changeait sa vue, les objets offraient une face nouvelle à sa contemplation qui pouvait durer des heures. De nouveau seule, elle tenta d'opérer le déplacement elle-même. Elle ne trouva pas la chose très difficile et prit l'habitude de vaquer qu'un coin à l'autre pour connaître à fond tout ce qui l'entourait. L'autre en concevait un enthousiasme qu'elle peinait à comprendre.

Il ne lui fallut pas très longtemps pour observer la régularité des traits. L'autre était autre, mais c'était toujours la même altérité. Son visage ne changeait pas.

Étant le centre de gravité de tout ce qui existait, elle aurait bien aimé savoir à quoi elle ressemblait. Son vœu fut exaucé par l'autre, qui la prit dans ses bras et la mena face à un miroir. L'expérience fut renversante. L'autre pointait du doigt le reflet en articulant un son, toujours le même. Elle finit par comprendre que c'était elle que désignait le vocable. C'est ainsi que l'autre lui apprit son nom : Solange. Avoir un nom, c'est exister, et il lui fallut plusieurs jours pour se remettre de la joie exercée par cette pensée : « Je suis ». Mais un déchirement intense suivit sans tarder cette excitation de l'existence, car Solange, qui n'était pas sotte, comprit rapidement que cette phrase, « Je suis », signifiait surtout « Je ne suis pas ». Son nom lui dessina une silhouette et imposa, entre elle et les choses, une barrière d'autant plus infranchissable qu'elle était purement nominale. Je suis Solange donc je ne suis pas la fenêtre, je ne suis pas les coussins, je ne suis pas la couleur, je ne suis pas la lumière, etc. « Je suis » est une phrase qui remplit de non-être. Solange se mit à pleurer abondamment. L'autre s'empressa de lui offrir ses lèvres, ses mains, son odeur. Il y avait une telle tendresse dans son attitude que Solange en fut apaisée, même si le vide en elle ne fut pas comblé.

L'expérience du miroir fut répétée. Solange finit par comprendre que l'autre n'était pas si autre que ça et que – même – elle lui ressemblait. L'autre n'était pas pour autant la même ; elle entretenait avec Solange le même lien que deux peluches, faites de la même matière, douces

et de mêmes couleurs, l'une représentait une lionne, pendant que l'autre était une lioncelle. Solange comprit qu'elles n'étaient pas rassemblées par hasard, quelque chose de viscéral les portait l'une à l'autre.

Solange était régulièrement en proie à un phénomène qui la surprenait : son corps ne voulait plus faire le moindre mouvement, ses paupières se fermaient, et un grand repos l'enveloppait. Quand elle rouvrait les yeux, la lumière avait changé, le lieu aussi puisqu'elle s'était endormie dans le salon et se retrouvait dans son berceau. Des choses s'étaient passées que Solange n'avait pas été là pour observer. Où était-elle donc passée ? Sa mémoire ne retrouvait que l'amour, des caresses, un matin. Parfois, elle se réveillait en sursaut après avoir été croquée par un de ses félins devenu animé, en réalité resté sage à ses côtés. Elle vit ainsi qu'il est possible de ne pas vivre des choses qui existent et de vivre des choses qui n'existent pas. Forte de ce constat, elle excréta.



L'autre qui n'était pas tout à fait autre s'occupait de Solange. Elle lui donnait à manger et à boire, elle lavait son corps et ses draps, elle était belle au nez et aux yeux. Souvent, elle disparaissait dans un coin sombre de l'univers dont elle jaillissait au moindre pleur de Solange, qu'elle couvrait de chatouilles et de baisers.

Solange vit que cette créature était bonne. Elle décida de la gratifier d'un nom, et sa bouche bredouilla « maman ». La nouvelle nommée sourit, applaudit et embrassa Solange. Celle-ci découvrit que contrairement à « Je suis », « Tu es » ne creusait pas sa vie. Cette phrase la remplissait. Alors que le nom roulait entre ses dents, Solange retrouvait un rapport de type universel avec la chose. Ainsi naquit en elle la faim des mots.

Maman lui avait offert un imagier qu'elle disposait devant elle en lui changeant ses couches. Jusque-là Solange ne s'y était pas intéressée : conquise par la douceur des gestes maternels, elle était restée ébahie. Dès lors, elle y plongea. Ce fut son premier repas, hélas fort pauvre pour celle qui découvrait que la langue a une saveur supérieure au lait d'un biberon. Le canard et la carotte étaient un potage léger comparés au nom encore inconnu de ces grands fluides la traversant, des bouffées de chaleur échangées avec sa mère, de la puissance totale et jouissive d'apprendre un mot nouveau qui entre alors dans le domaine de la vie. Maman remarqua la frustration langagière de sa fille, qu'elle ne combla pas sur le champ. Ses faibles moyens l'avaient convaincue d'inculquer à Solange la patience. Elle n'en réunit pas moins vite

quelques économies pour lui faire cadeau d'un énorme dictionnaire.

Ainsi commença la vraie vie. Solange y passa des journées entières.

Il y eut un seul effet néfaste : il extirpa Solange de la totalité. Les galaxies devinrent salon, chambre, salle de bain, cuisine. L'univers devint une maison et l'étrange phénomène des couleurs la succession des jours. Ce ne fut pas de nommer ces choses qui affecta Solange, ce fut leur multiplicité. Ce que l'on appelait monde comprenait d'autres salons, d'autres lits, d'autres eaux, d'autres cultures. Elle vit l'occasion d'autres « Tu es », de nommer toute chose, et de remplir ainsi la béance de l'être. Sa faim redoubla. La petite fille déambulait dans la maison, son gros dictionnaire sous le bras, s'arrêtant à chaque objet pour le nommer, pour jouir de lui. Au début tout n'était qu'armoire, baignoire et commode. Très vite, il y eut des nuances : placard, porte, tasse, vestibule. Solange exultait. Même si certains mots lui étaient plus savoureux, comme « pain d'épices » ou « salutations », tout mot nouveau la réchauffait, l'embrassait et faisait battre son cœur avec plus de force.

Il apparut que beaucoup de mots abstraits avaient un problème. Tandis que « table », « chant » et même « respect » étaient l'objet d'un consensus, « mémoire », « foi » et même « réalité » portaient au débat depuis la naissance de l'écriture. Le dictionnaire tentait d'être impartial en exposant plusieurs théories, fondues dans un flou total. Solange décida de repousser la compréhension

des concepts à plus tard. Ceci ne l'empêcha pas de comprendre intuitivement la beauté, le désir, la liberté : le langage contenant ces catégories, elle n'eut pas besoin de maître à penser. Le dictionnaire citait des phrases d'auteur, certaines renversaient Solange : « Une table, près du lit de sangle, supportait un pot à l'eau, deux peignes, et un cube de savon bleu dans une assiette ébréchée. » Le sens était plus fin que du sable, pourtant les mots l'attrapaient et la jetaient sur un cheval qui partait au galop. Un tremblement la secouait et sa peau réagissait comme si elle avait reçu un coup de cravache sur chaque partie de son corps. Ses sensations se rétractaient puis explosaient. Les couleurs, les sons, les lumières, tout prenait une intensité digne d'un autre monde, elle était ivre, les frontières de l'existence se brouillaient, sa chair se collait au mur, au papier, ses organes débordaient et se mélangeaient à l'air, aux leurs, le monde s'organisait autour de l'harmonie dictée par un cœur, autour d'un cube de savon bleu dans une assiette ébréchée. Que de spasmes, que de vie, que de jouissance ! Solange répétait parfois ces phrases pendant des heures.